

R

3
19

suzanne labin

**le petit
livre rouge
arme de
guerre**



le petit livre rouge arme de guerre

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

4151

1607
8239
(145)

du même auteur

- STALINE-LE-TERRIBLE
Ed. Self, Paris, 1948
- LE DRAME DE LA DÉMOCRATIE
Ed. Flore, Paris, 1954
- LES ENTRETIENS DE SAINT-GERMAIN — LIBERTÉ AUX LIBERTICIDES
Ed. La Table Ronde, Paris, 1960 (Prix de la Liberté)
- LA CONDITION HUMAINE EN CHINE COMMUNISTE
Ed. La Table Ronde, Paris, 1959
- IL EST MOINS CINQ — PROPAGANDE ET INFILTRATION SOVIÉTIQUES
Ed. Berger-Levrault, Paris, 1960
- VIE OU MORT DU MONDE LIBRE
Ed. La Table Ronde, Paris, 1961
- LA FAMINE EN CHINE COMMUNISTE
Ed. Est-Ouest, Paris, 1962
- COMPÉTITION U.R.S.S.-U.S.A. (économique, militaire, culturelle)
Ed. La Table Ronde, Paris, 1962
- LE TIERS-MONDE ENTRE L'EST ET L'OUEST
Ed. La Table Ronde, Paris, 1964
- VIETNAM, RÉVÉLATIONS D'UN TÉMOIN
Nouvelles Éditions latines, Paris, 1964
- AMBASSADES POUR SUBVERSION
Ed. de la Ligue de la Liberté, Paris, 1965
- LA LIBERTÉ SE JOUE A SAIGON
Ed. de la Ligue de la Liberté, Paris, 1965
- LES COLONIALISTES CHINOIS EN AFRIQUE
Ed. de la Ligue de la Liberté, Paris, 1965
- MENACES CHINOISES SUR L'ASIE
Ed. La Table Ronde, Paris, 1966
- GOLIATH ET DAVID — JUSTICE POUR LA CHINE LIBRE
Ed. de la Ligue de la Liberté, Paris, 1967
- 50 ANNÉES DE COMMUNISME
Ed. Berger-Levrault, Paris, 1967

SUZANNE LABIN. Présidente de la Ligue de la Liberté et de la Conférence Internationale sur la Guerre politique, auteur de nombreux ouvrages, a voyagé souvent en Extrême-Orient, où elle a reçu les confidences des réfugiés chinois, en Inde, au Sud-Est asiatique, dans les pays africains, en Amérique du Sud et du Nord. Et partout elle a pu saisir sur le vif les agissements des guerillas rurales, urbaines et mentales menées par les agents de la Chine communiste. Suzanne Labin a fait des conférences dans tous ces pays, en langues française, anglaise et espagnole. Elle a reçu le Prix de la Liberté en 1957. Ses livres ont été traduits dans toutes les langues.

suzanne labin

le petit livre rouge
arme de guerre



l'ordre du jour

la table ronde



DOCUMENT DE LA COUVERTURE
PHOTO AGENCE FRANCE-PRESSE

LA TABLE RONDE
40, rue du Bac, Paris, 7^e

© Editions de la Table Ronde, 1969.

AVANT-PROPOS

SUBVERSION DANS LA SUBVERSION

Ce livre traite des entreprises de subversion de Mao Tsé-toung dans le monde. Le second grand Etat communiste de l'histoire imite le premier en tout. Laissant son peuple dans une égale détresse matérielle, il ne brûle, comme lui, que d'étendre sa domination sur tous les continents, sur toutes les sociétés, sur toutes les races de la terre. Et cette soif d'hégémonie de Mao, qui se veut physique autant qu'idéologique, est tout aussi méconnue par l'opinion que le fut celle des bolcheviks. Quand les démocrates se sont réveillés, le Kremlin avait mis sous son joug un demi-milliard d'hommes. On voit combien il importe de ne pas attendre que les Chinois aient, eux aussi, soumis un autre milliard d'hommes aux diktats délirants du petit livre rouge, pour s'informer sur leurs plans et sur leurs agissements.

L'instrument de conquête fondamental des communistes chinois, en dépit de leurs tapageuses explosions nucléaires qui seules ont retenu l'attention publique et suscité l'angoisse, est plus modeste et aussi dangereux. C'est un appareil de propagande et de subversion. C'est l'instrument classique du communisme, mais enduit d'un certain fumet chinois qui n'est pas sans donner le frisson.

Je décris cet appareil dans trois chapitres : LA GUERRE AVEC LE SANG, c'est-à-dire la guerilla et le terrorisme. LA GUERRE SANS LE SANG, c'est-à-dire le lessivage de cerveau et la conspiration.

LE TRAFIC DE LA DROGUE, innovation chinoise dans l'attirail de la révolution totalitaire.

Comme la subversion communiste mondiale possède, pour la première fois, deux états-majors adverses, je montrerai, au passage, les luttes âpres qui explosent ici et là entre les deux appareils concurrents. Pékin alimente aujourd'hui *une subversion dans la subversion*, autrement plus significative pour l'intelligence de l'histoire de notre temps que la « révolution dans la révolution » de Régis Debray.

Chaque fois que j'entreprends un nouvel ouvrage sur le communisme, j'éprouve une certaine tristesse teintée d'amertume. Je songe qu'il va falloir me donner, une fois de plus, beaucoup de peine pour démontrer les vices et les dangers d'un système dont tout le monde, au fond, sait qu'il est vicieux et dangereux. Tout le monde le sait, mais peu veulent le dire. Et les rares qui le disent se font traiter de négateurs attardés. Comme je demandais à une personnalité française sa signature au bas d'un manifeste sur le vrai bilan de cinquante années de communisme, je m'entendis rétorquer : « On n'aurait pas eu l'idée de lancer, en 1843, un manifeste contre 1793. » Je répondis qu'en 1843 Robespierre avait depuis longtemps disparu, tandis qu'en 1967 le léninisme était toujours là, et même cent fois plus menaçant qu'à sa naissance. Mon interlocuteur fut surpris. Il avait oublié qu'en effet le communisme était *toujours là*. Sans doute s'était-il arrangé pour l'oublier précisément parce que le problème est trop angoissant. C'est pour cet homme et ses innombrables pareils que je dois écrire mes livres sans me lasser.

Il est vrai que si la plupart de mes contemporains de bonne foi sont édifiés, au moins intérieurement, sur les méfaits des régimes communistes dans les pays qui les subissent, ils comprennent moins les voies et les méthodes par lesquelles les tenants de ces régimes se frayent un chemin dans nos pays libres. Sur ce point règne un des plus néfastes contresens de l'histoire politique.

D'après l'idée universellement reçue, c'est toujours par son idéologie, comme à ses débuts, que le communisme séduirait ceux que les injustices de l'ordre social ont jetés vers la révolte. Un slogan résume cette vue : « C'est la misère qui fait le communisme. » Rarement slogan triompha d'une façon plus spectaculaire. Il a pris rang d'axiome dans tous les milieux, au Parlement, au barreau, dans les syndicats, parmi les journalistes, les évêques, les banquiers, les Blancs, les Noirs, les Jaunes. Et rarement slogan fut plus faux. Autant dire que c'est la nuit qui produit les voleurs.

En effet, le communisme n'exerce pas son emprise la plus forte chez les plus nécessiteux, et loin de reculer après de grandes réformes sociales, il avance. Il est devenu surtout un mouvement de classe des intellectuels et des étudiants. Certes, les agitateurs communistes exploitent les mécontentements créés par la misère, mais ils exploitent encore plus, et avec plus de succès, d'autres ressorts qui n'ont rien à voir avec la misère, comme les haines tribales, les clivages linguistiques, les conflits religieux, les intrigues de palais, la soif de profit des industriels et surtout la soif de pouvoir de l'intelligentsia.

Il est évident que tant que l'humanité ne sera pas angélique, elle aura toujours assez de défauts pour alimenter une démagogie aussi impudente que la communiste. Qu'un monde qui conserve ces défauts veuille les corriger, c'est bien ; mais qu'il s'en croie comptable devant des syndics si notoirement indignes, quelle dérision ! Le communisme ne trouverait sûrement pas dans ces défauts un carburant suffisant pour son avance, surtout du fait que ses défauts à lui sont tellement plus graves, s'il n'avait mis sur pied un colossal *appareil* pour mystifier, embrigader, manipuler les hommes et les institutions, un appareil si colossal qu'il devient un moteur de l'histoire. Pour le communisme, le pouvoir totalitaire est le but suprême. L'appareil de guerre politique est un levier fondamental. La revendication économique n'est qu'un des points d'appui de ce levier. Et la doctrine n'est rien du tout... sinon un vieux badigeon pour gogos.

C'est cette vérité si gravement incomprise que je m'attache à

dégager dans cette étude axée sur *l'appareil chinois*. Le communisme de variété chinoise vient, en effet, l'illustrer de façon saisissante. Si le communisme répondait, comme on le dit, à des besoins profonds des sociétés où il s'implante, il aurait dû, en Chine, se montrer surtout soucieux de *la chose chinoise*, d'autant que l'Empire du Milieu avait toujours sinisé ses conquérants. Or Mao s'est borné, concernant sa terre chinoise, à lui administrer les formules les plus stéréotypées du bréviaire passe-partout des pouvoirs communistes. Au départ, on pouvait supposer qu'il se laissait emporter par le fanatisme de ses semblables européens. Mais après qu'un quart de siècle d'une dictature aussi livresque d'inspiration que cruelle d'exécution eut plongé son peuple dans des souffrances sans nom, et qu'elle eut engendré crises sur crises, on aurait dû voir un régime qui prétend vouloir affranchir les travailleurs, consacrer à soulager le fardeau des siens toutes ses ressources et toute son énergie. Loin de là, Mao les laisse s'enfoncer dans la détresse et dépense des trésors de devises et de talents à monter des noyaux de trublions, et à distribuer de l'argent, des armes et de la propagande dans tous les coins du monde. Passe encore si c'était seulement en Asie, dans les zones traditionnelles de la poussée chinoise. En vertu de sa doctrine anti-impérialiste, le communisme chinois n'a certes aucune raison de reprendre à son compte les visées territoriales des empereurs Ming ; mais enfin s'il s'était borné à ces visées-là, on aurait imputé cette inconséquence à l'atavisme nationaliste chinois, et on aurait compris.

Mais non. Mao n'ambitionne plus seulement la plaine des Jarres, la mer de Corée, le port de Singapour, les plantations de la Malaysia. Pour la première fois dans l'histoire, on voit des agents jaunes aux yeux bridés agiter les brousses de l'Afrique noire, les sables de la Somalie, les hauts plateaux des Andes, les universités de Caracas, les gratte-ciel de Chicago, les pavés de Québec, les ports de Rotterdam, Hambourg et Marseille, les magasins Innovation de Bruxelles et les universités de Paris. Que vont-ils faire dans ces lieux du bout du monde ?

Les pays d'Europe qui, au XIX^e siècle, s'emparèrent de terres

lointaines, avaient atteint une puissance industrielle, financière et culturelle qui, sans les justifier moralement de conquérir des colonies, leur permettait du moins d'y apporter le progrès. Ils suivaient le gradient naturel de l'expansionnisme, qui va de la haute vers la basse pression. Ce n'est à aucun degré le cas de la Chine, qui reste à très basse pression économique comparée à la majorité des nations qu'elle cherche à contrôler. Elle ne peut pas, de toute évidence, envisager de siniser, ni même d'exploiter économiquement pour son compte, le Kenya, la Syrie, le Brésil, le Canada ou la Belgique. Et Mao, en effet, ne songe qu'à *communiser* ces pays. Son impérialisme est purement politique, né d'une passion purement dogmatique. Ce qui, à l'opposé du schéma matérialiste marxiste, lui confère beaucoup moins et non plus de « racines objectives » et de « justifications historiques » que n'en possédait l'impérialisme capitaliste.

Et les *moyens* de cet impérialisme communiste chinois sont bien en consonance avec ses mobiles, c'est-à-dire essentiellement *politiques*. Je veux dire qu'ils *visent*, non respectent, la vie politique. Les communistes chinois sont, non pas des réalisateurs s'imposant par leurs capacités, mais des démagogues s'insinuant par la surenchère. Non pas des idéologues gagnant une majorité par des arguments, mais des conspirateurs-agitateurs envenimant tous les conflits qui leur tombent sous la main.

Le fol expansionnisme de Pékin prend pour cible des pays où les avantages sociaux acquis par les classes travailleuses apparaîtraient des contes de fées si on les racontait aux masses misérables du Sin-kiang ou du Kouang-tung. Et les positions gagnées dans telle ou telle région par l'impérialisme de Pékin n'ont rien à voir avec la dose d'injustice sociale dont souffrent les peuples de cette région. Elles dépendent strictement des succès qu'ont pu y récolter les activistes prochinois dans l'infiltration et la corruption des superstructures politiques de la région. En bref, les chefs politiques de Pékin ont reproduit, par sécrétion naturelle, une seconde édition de l'appareil mondial de guerre politique que les chefs du Kremlin avaient monté avant eux.

Ce fait est d'autant plus révélateur sur l'essence du commu-

nisme qu'il s'agit, avec Pékin, d'un communisme neuf, né dans un autre continent, développé par une autre race, apparu dans une civilisation foncièrement différente, et par surcroît rival du premier né à Moscou. Y a-t-il preuve plus saisissante que c'est bien cet appareil et non l'humus social qui est l'essence et le moteur du communisme ?

L'appareil chinois que je décris dans ce livre nous fournit une autre leçon précieuse. C'est qu'il tient tête à Moscou. Certes, il n'a pas encore acquis la puissance et le savoir-faire de l'appareil soviétique. Mais ce dernier s'est avéré incapable de réduire l'appareil chinois à néant comme il put le faire avec ses autres dissidents dans le passé. Pourquoi ? C'est que les dissidences passées n'avaient que le niveau de ressources et de discipline dont disposent les formations politiques ordinaires, alors que l'appareil soviétique bénéficie des réseaux, des hommes, de la police, de l'audace, de la continuité, de l'argent surtout, d'un puissant Etat. Or, avec la Chine, pour la première fois, le Kremlin fait face à un dissident qui, lui aussi, dispose de cette assiette étatique d'envergure. Et pour la première fois le Kremlin doit constater son impuissance à le faire rentrer sous terre.

Ainsi se révèle, sur les appareils communistes de guerre subversive à l'étranger, une autre vérité capitale : c'est qu'ils sont, non pas des organisations de militantisme à l'échelle de groupements de citoyens unis par des idées, mais des détachements d'une puissance d'Etat. Ces partis subversifs ont, au fond, les assises, les ressources et la structure des *forces armées*. Et cela rend moins étonnant qu'ils puissent, comme je l'ai dit, devenir des facteurs *sui generis* de l'histoire. Personne ne nie que l'histoire fut profondément pétrie par les armées de César, d'Attila, de Frédéric II, de Napoléon, de Hitler. Et pourtant elles n'étaient pas appelées sur les lieux qu'elles envahissaient par je ne sais quels vices sociaux ou besoins profonds des peuples qui y habitaient. Elles répondaient, non à des nécessités objectives, mais à *l'ambition de leurs maîtres*. De la même manière les grandes armées politiques qui opèrent à travers le monde pour le compte de Moscou ou de Pékin, ont acquis assez de puissance pour sus-

citer des bouleversements qui n'ont rien de « socialement nécessaire ». D'ailleurs, quoi d'étonnant que le communisme ne soit qu'un phénomène d'appareil au-dehors, puisqu'il n'est déjà qu'un pouvoir d'appareil chez lui. Enlevez-lui sa police secrète et son rideau de fer, et il s'écroule sur-le-champ. Enlevez aux fonctionnaires étrangers des partis communistes leurs budgets et leurs fichiers, et ils perdent toute emprise.

Un troisième enseignement de l'étude de l'appareil chinois, c'est qu'il recourt davantage à la violence et moins à la conspiration que celui de Moscou. La guerre subversive du Kremlin s'est surtout déployée dans l'arène politique. Ses cibles essentielles sont les hommes qu'il s'agit de mystifier, les organisations qu'il s'agit de coloniser, les institutions où il s'agit de s'infiltrer, les économies qu'il s'agit de miner. Cette guerre se déroule pour l'essentiel *en civil*. Elle caractérise ce qu'on peut appeler le « communisme de la démagogie et du comité ». Certes, le Kremlin n'hésite pas à s'appuyer aussi sur des formes de conspiration plus violentes, où interviennent, plus ou moins dans l'ombre, les sabotages, les enlèvements, la guérilla et le terrorisme. Mais il recourt à ces moyens d'action incluant mort d'homme pour précipiter et parachever la guerre politique *civile* qui, jusqu'au moment de l'estocade finale, doit garder le rôle primordial.

De leur côté les seigneurs de Pékin ne négligent nullement le registre politique. On verra, dans la troisième partie de ce livre, que les Chinois développent des efforts considérables pour obtenir, comme leurs anciens maîtres et actuels concurrents de Moscou, des complicités dans tous les organismes du monde libre qui façonnent l'opinion ou élaborent les décisions. Mais ils arrivent tard. Moscou a pris dans ce domaine une avance considérable et a écumé la crème. Il reste peu de compagnons de route potentiels que Moscou n'ait déjà embarqués. Aussi la compétition autour des têtes encore disponibles est-elle acharnée. On trouvera, au chapitre intitulé *Voler les organisations de Moscou*, des péripéties étonnantes, et qui révèlent bien le sang commun de ces frères ennemis. Les possibilités de succès restent d'autant plus limitées pour Mao dans le « communisme de comités » que son

maximalisme de révolutionnaire rustre y est moins bien adapté que le raffinement de ces patriciens de la révolution que sont devenus les Soviétiques. C'est pour cette raison — bien plus qu'en vertu de sa fameuse philosophie sur l'encerclement du monde riche, assimilé aux villes, par le monde pauvre assimilé aux campagnes — que Mao, faisant de nécessité vertu, se rabat surtout sur le monde pauvre et, partant, sur le « communisme du fusil » : j'ai nommé la *guerilla*.

Mao nous oblige ainsi, et c'est l'objet du deuxième chapitre de ce livre, à étudier ce phénomène qui captive ou angoisse aujourd'hui le monde entier, et auquel je n'avais réservé jusqu'ici qu'une place secondaire parce que telle était en effet sa place dans l'attirail des techniques subversives du bolchevisme. L'étude de la *guerilla* nous donnera une compréhension plus profonde du phénomène que j'appelle *pré-communisme*, installé au nez et à la barbe des autorités démocratiques par les agents de subversion. Et comme la surenchère à l'extrémisme a finalement toujours réussi à imposer sa loi depuis la Révolution française, il est à redouter que cette arme sanglante, préférée par Mao, ne s'impose aussi aux Soviétiques toujours hantés par la crainte de se laisser « tourner sur leur gauche ».

Nous verrons que la *guerilla* se répand comme une lèpre sur tous les continents, combien soigneusement elle est téléguidée par Pékin et La Havane, et combien sauvagement elle est conduite. Et nous verrons aussi combien diaboliquement Pékin tente de l'installer dans les villes, et précisément dans les villes les plus avancées des nations les plus prospères comme les Etats-Unis et la France.

Poussé par l'occasion et aussi par son délire propre, Mao a encore ajouté au clavier soviétique une touche entièrement nouvelle : *le trafic de la drogue* dont personne ne parle. J'en parlerai. Et on verra jusqu'à quelle extrémité d'infamie peut aller, chez les communistes chinois, la passion de contrôler les hommes.

Un quatrième enseignement de l'entreprise maoïste concerne notre propre monde. On est saisi de vertige lorsqu'on pense

qu'une société puissante, prospère, policée, hautement intellectualisée comme la société occidentale au XX^e siècle, puisse être mise en convulsions par l'auteur d'une chose qui s'appelle *Le Petit Livre rouge*, lequel constitue le plus primaire galimatias de pauvretés jamais soumis à des presses d'imprimerie. En voici un échantillon entre cent autres :

Prenez fermement les tâches en main. Nous entendons par là qu'un comité du Parti doit non seulement « prendre en main » ses tâches principales, mais encore les « prendre fermement en main ». On ne peut bien tenir une promesse qu'en la prenant solidement en main, sans desserrer les doigts si peu que ce soit. Ne pas prendre solidement en main, cela revient à ne pas prendre en main du tout. Naturellement, on ne peut rien saisir la main ouverte... Et lorsqu'on serre la main, mais sans la serrer fort, on a l'air de tenir une chose, et pourtant, on ne l'a pas vraiment saisie. Il y a de nos camarades qui prennent certes en main leurs tâches principales, mais comme ils ne les prennent pas solidement en main, ils ne peuvent faire du bon travail. Ça n'ira pas, si vous ne prenez pas les tâches en main ; ça n'ira pas non plus si vous ne les prenez pas en main fermement. (1949, pp. 125-126.)

J'ai fait une expérience. J'ai donné à trois enfants de treize à quatorze ans, de force moyenne, à traiter le thème même analysé par Mao : « Il faut s'atteler aux tâches qu'on nous confie avec fermeté. » Dans les trois cas, les devoirs contenaient au moins deux idées, par exemple, que la fermeté est nécessaire pour empêcher l'attention d'être distraite, ou parce que des obstacles sont semés sur notre chemin par la vie ou par des adversaires. Les trois devoirs contenaient les gaucheries propres à cet âge, mais une recherche de style et même quelques citations d'auteurs comme *Les Châtiments* de Victor Hugo, ou *La Cigale et la Fourmi* de La Fontaine. Il est tout à fait évident que, à un examen qui aurait été fait sur ce thème dans notre classe de troisième, Mao Tsé-toung aurait eu une note très inférieure à celle de ces enfants et aurait été recalé.

Dira-t-on que Mao a adopté cette psalmodie de platitudes parce qu'il s'adressait aux masses incultes de la Chine ? Il y a

trois objections à cela. La première est que, si c'était vrai, on ne voit pas pourquoi l'opuscule devrait être recommandé comme un livre de chevet à des licenciés en sociologie de la Sorbonne ! La seconde est que même les gens les plus simples, s'ils exigent une expression élémentaire, sont capables d'accueillir des *idées*, et il n'y en a aucune dans les psittacismes de Mao. La troisième c'est que la psalmodie de platitudes et de lapalissades se retrouve aussi dans les textes de Mao à l'adresse de la fine fleur des superleaders du communisme international. Voici, en effet, un extrait du discours qu'il prononça le 18 novembre 1957 à la conférence de Moscou des Partis communistes :

Dans la guerre, les batailles ne peuvent être livrées qu'une à une et les forces ennemies ne peuvent être anéanties qu'unité par unité. Les usines ne peuvent être bâties qu'une par une. Un paysan ne peut labourer sa terre que parcelle par parcelle. Il en est de même pour les repas. Stratégiquement, prendre un repas ne nous fait pas peur ; nous pourrions en venir à bout. Pratiquement, nous mangeons bouchée par bouchée. Il nous serait impossible d'avalier le repas entier d'un seul coup. C'est ce qu'on appelle la solution un par un. Et, en langage militaire, cela s'appelle écraser l'ennemi unité par unité. (1957, p. 90.)

Là encore j'ai entrepris une expérience. J'ai fait discuter deux garçons de quinze ans sur cette idée que la guerre ne peut être gagnée que bribe à bribe. J'ai entendu fuser une série d'arguments pour ou contre, des exemples historiques appuyant ou réfutant l'assertion, un essai pour rechercher quand cette loi est valable et quand, au contraire, s'applique la loi inverse qu'il faut gagner une guerre par un seul coup décisif. Bref, j'ai assisté à une tentative d'analyse du thème, et non à des répétitions littérales d'affirmations gratuites.

Force est donc de conclure que le primarisme intellectuel du *Petit Livre rouge* appartient en propre à l'auteur. Oui, Mao Tsé-toung est un médiocre. D'ailleurs, après Hitler et Staline, on ne devrait plus s'étonner que des médiocres puissent s'élever au faite du pouvoir, surtout lorsque le pouvoir est dictatorial. Par contre, on doit s'étonner, s'angoisser, de voir que ces médiocres

fassent école parmi la jeunesse sophistiquée de notre monde libre.

Jusqu'avant la dernière guerre mondiale, le mouvement révolutionnaire s'enorgueillissait de penseurs et de polémistes souvent brillants. Une première dégradation fut marquée par Staline dont la prose terne et répétitive aurait dû rebuter les émules de Fourier, de Proudhon, de Babeuf, de Karl Marx, de Jaurès, de Bakounine, de Webb. Avec *Le Petit Livre rouge* de Mao, nous descendons encore d'un degré plus bas. Ce n'est plus de la platitude intellectuelle, c'est de l'indigence mentale.

Je n'ignore pas qu'il y a chez tous les fanatiques un démon de la vulgarité et une tendance pathologique à se rendre volontairement fruste et brutal. Mais, même cette mécanisation de l'esprit et du cœur avait jusqu'ici respecté certaines normes minima de qualité dans les textes. Mao Tsé-toung se situe bien au-dessous de ces normes. Il y a donc lieu de s'étonner que les contestataires qui, aujourd'hui, se prétendent à l'extrême pointe de la critique sociale la plus raffinée, brandissent *Le Petit Livre rouge*. De fait, en parallèle avec les insanités de Mao, nos Cohn-Benditistes excipent des thèses hautement sophistiquées, vides mais fulgurantes, sur l'homme total, sur la révolution verticale ou diagonale. L'explication de ce contraste, c'est que ces contestataires admirent chez Mao non pas la pensée, mais la force. Je dis bien, la force brute, celle qui s'exprime par le pouvoir qu'il a de faire jeter par les fenêtres les pianos, les bibliothèques et les garde-robes de tous les Chinois qui ne se conforment pas rigoureusement au modèle orthodoxe. Peu importe que ce modèle dit révolutionnaire ne soit en Chine qu'une résurrection du plus archaïque type d'esclavage. Peut-être nos contestataires en mal de pathos définiront-ils un autre modèle. Ce qui leur importe, c'est qu'il y a chez Mao la formule pour imposer, par la terreur, n'importe quel modèle. Ces faiseurs de systèmes admirent dans Mao un prédécesseur qui a réussi à plier tout un peuple de 700 millions d'êtres à son verbe. Ils prennent du muscle à travers sa puissance. Ils prennent de l'audace à travers ses inquisitions. Quand ils voient *Le Petit Livre rouge*, ils ne pensent pas spécifiquement à sa substance vide ; ils rêvent que les petits livres rouges qu'eux

éditeront bientôt, avec leurs thèses numérotées dedans, seront aussi brandis en cadence par des millions de bras qu'ils pourront commander à leur discrétion. C'est donc en tant que panneau de guerre, et non pour ce qu'il contient, que *ce livre insinifiant les signifie*.

Aussi est-ce de cette guerre déferlant derrière *Le Petit Livre rouge* de Mao, et non de son contenu inexistant, que vont traiter les pages qui suivent.

Dans la conclusion, je ferai d'abord le bilan des guerillas, surtout de types maoïstes, en soulignant leur puissance et leurs limites, leur dépendance à l'égard d'une aide étrangère, leur caractère professionnel, leur recours sans cesse croissant à la cruauté et au terrorisme, leur extension aux villes. Puis j'analyserai le phénomène nouveau et grave qui a déplacé le fer de lance de la poussée révolutionnaire des travailleurs vers les très jeunes adolescents, en particulier vers ceux des universités et des écoles secondaires. Enfin, je traiterai de la « nouvelle classe » que forme, dans nos sociétés, l'intelligentsia « progressiste », dont le rôle historique devient déterminant.

Je démontrerai qu'en définitive les deux grands volets de la guerre subversive, celui *avec le sang* et celui *sans le sang*, ne sont que deux manières d'inscrire une sorte de *pré-communisme* dans le sein des nations libres qu'il s'agit de soumettre au *plein* communisme. Ce qui rend encore plus navrant le spectacle de ces nations qui laissent faire...

PREMIÈRE PARTIE

LE TRAFIC DE L'OPIUM

On ne pourra pas dire que le communisme chinois ait totalement trahi sa promesse de délivrer l'homme de ses chaînes. S'il la piétine sur le plan politique, il la tient sur le plan onirique. C'est un fait signalé par tous les services internationaux pourchassant le trafic de la drogue, que Pékin utilise ce trafic comme une de ses principales armes contre le monde libre. La commission des Narcotiques aux Nations unies a publié un rapport qui établit que 80 % du commerce illégal de l'opium provient de la Chine de Mao.

Le laboratoire scientifique des Nations unies est capable de déterminer l'origine de l'opium par des réactions chimiques et par la spectrophotométrie d'absorption. Sur 59 échantillons d'opium saisi, les résultats de l'analyse ont prouvé que 50 provenaient d'un seul et même pays, les 9 autres d'un groupe de pays voisins. Sur 31 marques d'opium saisi — car cette drogue se livre en paquets dûment étiquetés, — on relève 28 marques de la Chine communiste, comme le *Un-trois-neuf*, *Le Pôle sud*, *L'Eléphant doré*, qui sont de qualité supérieure, ou *L'Or rouge*, *Le Trépiéd d'argent*, *Le Chameau*, de qualité inférieure, ou encore le *Huloché* avec cette indication : *Ming Chen & Cie, fabriqué en Chine*. Pour la morphine, trois marques : le 555, le 777 et le 999 sont fabriquées en Chine communiste.

C'est Pékin qui propage le vice

Durant la guerre civile, dans le but de financer leur rébellion contre Tchang Kaï-shek, les communistes chinois mirent en application un plan d'extension de la culture du pavot dans le Nord du Chen-si et au Yun-nan. Ils encouragèrent la culture de cette drogue par des brochures de propagande où l'on pouvait lire : « Cultivez le pavot. Ses feuilles nourriront vos porcs ; ses graines vous donneront de l'huile ; ses tiges vous serviront de combustibles, et nous vous achèterons le latex de ses capsules à bon prix. » Ils n'ajoutaient pas que c'était pour en tirer le fameux poison de délices.

Quand les communistes eurent conquis toute la Chine, ils étendirent la culture de la dangereuse plante jusqu'à embrasser, selon un rapport du Dr Mei à la commission des Narcotiques aux Nations unies, plus de 275 000 hectares. Le principal agent du commerce de la drogue auquel se livrait le parti communiste chinois en 1938 dans la province de Chen-si qu'il dominait alors, le camarade Po I Po, fut nommé ministre des Finances de Mao en octobre 1949. Cette haute position lui permit de donner toute sa mesure dans un trafic qui prit alors des proportions dignes d'un Etat totalitaire. Les fermes privées furent absorbées dans des fermes d'Etat gardées par la police. Selon des informations provenant de Bangkok, plus de 200 000 soldats communistes, sous le commandement du général Chen Keng, sont employés à cette garde de jour et de nuit dans les provinces du Yun-nan, de Chen-si, de Kan-sou et de la Mongolie intérieure.

Un correspondant de la *Pravda* à Tokyo, le Soviétique Ovchinnikov, raconte qu'en visitant le Yun-nan, en 1958, il s'étonna que le pavot représentât presque l'unique plantation de la région. Le communiste chinois qui l'accompagnait lui expliqua que cette culture avait constitué l'unique moyen d'existence des paysans de cette région durant des siècles et que le régime tolérait cette survivance du passé jusqu'à ce qu'on puisse leur enseigner de nouvelles cultures. Mais, quelques jours plus tard, quand le

même journaliste soviétique vit d'immenses champs de pavots cultivés par la *main-d'œuvre forcée des camps* de détenus politiques, il fut bien obligé de conclure que c'est le communisme chinois qui propage le vice. En fait, plus de soixante usines d'Etat sont employées au traitement de l'opium. Le représentant en Extrême-Orient des syndicats A.F.L. — C.I.O. M. G. Deverall, déclara au Comité pour la Sécurité intérieure du Sénat américain que le général chinois responsable pour la région militaire adjacente à Hong-Kong et Macao, Tseng-sen, était considéré comme le grand patron du trafic vers le Sud, et que les trafiquants faisaient allusion à lui comme au « roi de l'héroïne ».

Que font les communistes de cette coûteuse denrée qu'ils entourent de tant de vigilance ? Ils la destinent à empoisonner le monde libre afin d'en tirer des avantages pécuniaires et politiques. Mais sur leur aire le trafic est réprimé sans pitié, et sans succès d'ailleurs, car il est absurde de prétendre interdire l'opiomanie chez soi tout en y intensifiant la production de l'enivrant venin.

Un vieux professeur de l'université du Yun-nan, Lin Wen-tien, arrêté par la police parce qu'il s'adonnait à l'opium, répondit au communiste qui lui demandait pourquoi il perséverait dans son vice alors qu'il n'ignorait pas la terrible punition qui l'attendait : « Je vais vous conter une histoire : Sous la dynastie mandchoue, le vice-roi du Kouang-tong, Lin Tsé-heu, décréta un jour que tous les fumeurs d'opium seraient punis de mort. Tant d'infractions durent être exécutés qu'on n'eut bientôt plus le temps de les enterrer tous dans le jour. Deux soldats furent en conséquence assignés à la garde des cadavres la nuit. Un soir que Lin vint inspecter le terrain d'exécution, il vit des chiens dévorer les cadavres, car les gardes préposés à leur surveillance étaient affalés, à demi ivres, en train de fumer l'opium. Alors il comprit que tuer les opiomanes n'était pas une solution et il changea de politique. Il décida de mieux surveiller les voies d'entrée de la drogue de l'étranger, car en ce temps-là il n'existait pas de culture du pavot dans la bienheureuse Chine des empereurs. » Le professeur Lin termina son récit par cette sage réflexion : « Aujourd-

d'hui, les communistes punissent les fumeurs d'opium mais favorisent la culture du pavot, ce qui signifie qu'ils effeuillent le mal à la branche tout en fortifiant ses racines. S'ils ne cultivaient pas de pavot, il n'y aurait pas de fumeurs d'opium. »

Il apparaît, d'après le récit du professeur Lin, que l'intoxication par l'opium ne prive pas de sagesse autant que l'intoxication par *la pensée de Mao*. Je ne sais ce qu'il advint du sage professeur Lin, mais je peux assurer que les communistes n'eurent cure de ses judicieux conseils. Jugez-en par cette chanson qui court de bouche en bouche dans la province de Sin-kiang, riche en mines d'or et en champs de pavots :

Il fait noir en haut et noir en bas
Les bâtards Mao et Chu¹ sont vils et bas
Tout l'or de notre province ils le donnèrent
A leurs vieux compères russes²
Ici nous ne voyons plus rien que des pavots...

Les routes de la drogue

En 1953, le comité central du P. C. chinois tint une conférence à Pékin en vue d'intensifier l'exportation de la drogue. Y assistaient : le ministre des Finances, le ministre du Commerce et le chef du Commerce spécial (traduisez : des narcotiques). Un plan de vingt ans fut arrêté pour répandre le vice dans le monde libre. Les ministères de l'Agriculture, des Communications, de la Sécurité publique y eurent des affectations spécifiées. Celui des Affaires étrangères reçut le contrôle des exportations de la drogue.

Pour convoier la vénéneuse denrée, les autorités communistes recourent aux transports publics, aux gardes armés de la police, aux militaires munis de laissez-passer officiels. Des caravanes d'opium comprenant environ 200 hommes partent de la province du Yun-nan à raison de deux par semaine. L'opium est

1. Chou-teh.

2. La chanson a du être écrite avant le conflit sino-soviétique.

rassemblé dans deux principaux centres : Tien-tsin pour la Chine du Nord et Canton pour la Chine du Sud.

De *Tien-tsin*, il part sur plusieurs voies : la terrestre qui aboutit en Europe via Moukden - Moscou - Allemagne de l'Est ; la maritime qui aboutit à Gdynia en Pologne (ces deux voies sont abandonnées depuis le conflit sino-soviétique). Aujourd'hui, la plaque tournante du trafic en Europe est devenue l'Albanie. Dix cargos chinois touchent les ports albanais chaque mois. Les routes vers l'Afrique passent par Paris et Marseille où la police a découvert, en 1965, plusieurs réseaux de trafiquants. Enfin, la voie Corée du Nord - Japon reste très active.

Du second centre, *Canton*, l'opium part pour l'Australie, l'Asie du Sud, l'Amérique, soit par cargos aériens, soit par voie ferrée Canton - Hong-Kong ou Macao. Le Chinois Li Chin-sui, expulsé du Japon pour trafic de drogues, propriétaire d'une des plus riches compagnies d'export-import, était considéré comme l'un des trafiquants les plus actifs d'Extrême-Orient. Il travaillait sous la direction du *South China Trade Bureau*. L'agent qui m'a fait ces divulgations m'a déclaré : « Je risque de me faire couper les oreilles, car telle est la loi du milieu en Asie pour les trafiquants qui révèlent l'identité de leur fournisseur ; mais je porterai mon infortune sans trop de honte en songeant que l'illustre Van Gogh fut, lui aussi, privé de ce noble pavillon. »

Hong-Kong et Macao sont les plaques tournantes du trafic en Asie. Il ne se passe pas de jours sans que de nouveaux réseaux de contrebandiers y soient arrêtés. On estime que le nombre des opiomanes à Hong-Kong approche 400 000 sur une population de 4 millions d'habitants¹.

Aux premiers rangs des pays victimes du trafic figurent la Birmanie, dont les autorités ont, plus de trois cents fois en six ans, intercepté des convois d'opium venant de la Chine rouge ; la Malaysia, où les bandes de guerilleros communistes sont entretenues par le profit tiré de la vente de la drogue ; la Thaïlande,

1. Shok Kwu Chou anti-narcotics Center, in Hong Kong. *Free China Weekly*, 6 mars 1966.

où furent écoulées en un an cinquante tonnes d'opium (l'opium chinois est d'ailleurs écoulé en Asie avec une fausse marque d'origine thaïlandaise) ; le Sud-Vietnam, où les agents de Ho Chi-minh relaient le trafic de Mao dans des proportions telles que le gouvernement de Saigon dut prendre des mesures drastiques pour l'enrayer en fermant toutes les boîtes de Cholon, le quartier chinois de Saigon ; enfin le Japon, où le parti communiste vit de ce trafic.

L'opium, qui coûte 200 dollars la livre, la cocaïne, les cigarettes dopées, trouvent surtout preneurs dans le Sud-Est asiatique ; l'héroïne, qui coûte 4 000 dollars la livre et la morphine (dérivée de l'opium) se vendent surtout aux Etats-Unis. Toutefois, même en Asie, l'opium cède de plus en plus le pas à l'héroïne dont les effets sont douze fois plus puissants. « Pourchasser le dragon » ou « tirer un coup de fusil AA » sont des expressions usitées à travers l'Orient pour désigner la consommation de l'héroïne.

En Amérique latine, le centre du trafic est à Mexico. Avant sa semi-rupture avec Pékin, Cuba était aussi une plaque tournante du trafic. Mao y avait envoyé des spécialistes pour initier les paysans à la culture du pavot. Dans les pays mahométans, c'est avec le chanvre indien ou *haschish* qu'on s'envole dans le pays des rêves. Comme son prix est très bas et ses effets puissants, il est surtout répandu dans les classes populaires, parmi les travailleurs de force qui peuvent, grâce à cette drogue, accroître leur rendement et leur salaire. Pas pour longtemps, car ils le paient vite de leur vie. Mais le haschisch est de plus en plus concurrencé par l'opium dont Pékin a spécialement abaissé le prix pour qu'il puisse aussi pénétrer l'Islam, et y subventionner ses agents de la subversion.

Stratagème de la contrebande

La chasse aux trafiquants de drogue bénéficie d'un pool, c'est-à-dire d'une solidarité internationale entre les meilleurs limiers de toutes les polices du monde. Mais l'astuce des contrebandiers,

qui était déjà prodigieuse, peut désormais s'appuyer sur la puissante « infrastructure » de l'Etat de Mao. Les compagnies qui trafiquent emploient des vaisseaux spécialement aménagés pour la pratique de la contrebande, possédant des doubles fonds de cale, des doubles planchers, des ponts creux. D'autres cargos traînent, attachées à leur poupe, de grandes boîtes métalliques étanches que leur densité empêche de flotter. Aucun inspecteur ne peut les découvrir à moins de se transformer en homme-grenouille. Et si d'aventure il y parvient, il n'a aucun moyen de les ouvrir. Dans la minute où il appelle du renfort, un marin aux aguets expulse la drogue au fond de la mer par la simple manipulation d'un commutateur. Lorsque le bateau arrive aux parages des eaux côtières en des lieux connus des contrebandiers, il largue les boîtes en les délestant pour les faire flotter. Depuis que la contrebande est devenue d'« avant-garde », elle n'hésite pas à utiliser la voie aérienne. L'opium est empaqueté dans des sacs imperméables parachutés au-dessus de la mer. Ils sont recueillis par de petites embarcations rapides appartenant à des contrebandiers.

La contrebande vers le Japon utilise de préférence des bateaux de pêche dont les poissons sont bourrés de drogue. Allez découvrir les fautifs parmi tant de millions de harengs ramenés chaque jour sur les côtes serpentine des innombrables îles du Soleil Levant. On a trouvé de l'héroïne cachée dans des bustes de bois, des boîtes de conserves, des sacs de farine ou de ciment, camouflée comme médicaments ou shampoings, voire annoncée en publicité sous le nom de « patron d'amour » ou d'« apéritif magique ». Des paquets de drogue sont également expédiés par la poste dans le monde entier. C'était simple, mais il fallait y penser. Les postes américaines en ont découvert dans des livres creux, des talons de chaussures ou des œufs de Pâques. Enfin subsiste toujours la bonne petite méthode classique qui consiste à convoier de la morphine dans un rectum ou un vagin. Sans doute cette méthode est-elle un peu repérée, mais elle conserve une redoutable efficacité, car comment enquêter dans des endroits aussi intimes sur des millions de voyageurs ? Pour les courtes

distances, de Canton à Hong-Kong par exemple, les trafiquants préfèrent bourrer des abdomens de canards et de poulets.

Dans ce trafic on ne trouve pas seulement des gangs, mais encore des établissements internationaux avec succursales répandues dans le monde entier, et des missions diplomatiques. Malgré la vigilance d'une police internationale qui peut jouer sur l'extradition automatique des prévenus, le trafic n'arrive pas à être stoppé. Jetez du mercure par terre, il pénètre dans tous les trous ; la drogue en fait autant. Et comme notre planète avec ses coins et recoins est infinie dans les trois dimensions — sans compter celle de l'imagination humaine qui se déploie dans la quatrième lorsqu'il y a beaucoup d'argent à gagner, — quels que soient les efforts de surveillance et de répression, 90 % du trafic arrive toujours à échapper à la police.

Les services chinois préposés à la vente de l'opium à l'étranger accordent aux trafiquants des pays surveillés des *ristournes* proportionnelles aux risques affrontés : 20 à 25 % dans les localités où la vente est « dure » ; 25 à 35 % dans celles où elle est « très dure ». Hong-Kong, Macao, le Japon, le Sud-Est asiatique, les Philippines, où le trafic est « facile », ne bénéficient d'aucune ristourne. Les Etats-Unis ne sont pas regardés comme un district « très dur » ; cependant un traitement de faveur leur est consenti pour des considérations politiques.

Napoléon avait coutume de dire : « Ce qu'il faut aux troupes pour vaincre, c'est de l'argent, de l'argent, encore de l'argent. » Parodiant Napoléon, un Chinois écrivait dans le *Hong-Kong Times* du 22 décembre 1950 : « Ce qu'il faut à l'armée communiste pour vaincre, c'est de l'opium, de l'opium, encore de l'opium. » Il révélait qu'une bonne partie du matériel stratégique acquis à Hong-Kong par les communistes chinois l'avait été avec des fonds tirés du trafic des narcotiques. Aujourd'hui, ce trafic sert surtout à subventionner la subversion communiste chinoise dans le monde.

La drogue pour des fins politiques

L'utilisation de la drogue à des fins politiques fut inaugurée par le Japon après sa conquête de la Mandchourie. Il fonda dans cette province de nombreux laboratoires d'héroïne dans le but de diminuer la force de résistance nationale des Mandchous, et de recruter parmi eux des agents qui devenaient d'autant plus enclins à trahir leur patrie qu'ils étaient plus tarés. Ces accusations figuraient en bonne et due forme parmi les crimes de guerre dont les militaristes japonais eurent à répondre devant un tribunal international. Aujourd'hui, c'est dans ces mêmes laboratoires de la Mandchourie, et dans de nombreux autres flamboyant neuf comme celui de Chungjin situé dans un faubourg de Pékin, ou ceux des provinces du Yun-nan et de Kouang-si, que se fabrique l'héroïne qui permettra aux communistes d'étendre leur domination sur des êtres intoxiqués.

Si la Chine sous la dynastie Mao-Tsé-Marx est en train d'empoisonner le monde, il est juste de rappeler que c'est le monde qui a commencé par implanter le vice en Chine sous la dynastie des Tsing. Il y a trois cents ans que les premières caisses d'opium furent introduites dans l'empire du Milieu par la Compagnie anglaise des Indes. Devant les ravages que la drogue causait à la santé de son peuple, l'empereur de Chine en interdit l'entrée. La Compagnie des Indes continua son trafic en dépit de l'interdiction. En 1839, les autorités chinoises saisirent et détruisirent plusieurs dizaines de milliers de caisses. Il s'ensuivit un des épisodes les plus sombres de l'histoire des Blancs : *la guerre de l'opium*. Après le bombardement anglais de Canton et la prise de Changhai, les malheureux Chinois durent signer, en 1842, le traité de Nankin par lequel ils accordaient des indemnités à leurs empoisonneurs, ouvraient cinq ports à leur commerce homicide et leur cédaient la magnifique baie de Hong-Kong.

Au moins, les responsables britanniques qui écrivirent cette page noire dans l'histoire du XIX^e siècle ne se donnaient-ils pour rien d'autre que de cupides négociants poussés par l'ap-

pât du gain. Et tout ce qui avait une conscience à l'époque, y compris en Angleterre, les dénonça. Aujourd'hui, le mortel négoce est repris par un parti communiste qui se pose en instance morale et en champion de l'émancipation des peuples. Et au lieu de le fustiger, ceux qui ont une conscience d' « avant-garde » dans le monde l'applaudissent. On voit que nous sommes tombés plus bas qu'au temps de la guerre de l'opium.

Remarquons encore que si Hong-Kong fut le butin le plus sale des guerres impérialistes, il constitue aujourd'hui, pour des millions de Chinois, la terre bénie du refuge contre le totalitarisme communiste, la lumière au bout du tunnel. L'histoire a de ces retournements que nul ne prévoit, pas même ses devins les plus « scientifiques » !

Le bruit court à Pékin que les finances du régime communiste s'appuient sur des piliers de trois couleurs : blanc, jaune et noir. Le pilier blanc, fait de riz et de coton, pourvoit les troupes et les esclaves de l'industrie. Le pilier jaune, fait d'or extrait des mines, sert à acheter du matériel de guerre et des machines. Le pilier noir, fait d'opium, subventionne la conspiration communiste dans le monde. On raconte que Staline, au cours de la visite que lui rendit Mao au Kremlin en 1950, lui confia le contrôle des partis communistes d'Asie, en lui faisant comprendre qu'un tel honneur impliquait qu'il se chargeât des dépenses y afférentes. Or Mao était déjà en peine de devises pour ses propres opérations militaires en Corée et pour l'industrialisation de son pays. Il lui fallait donc trouver coûte que coûte une nouvelle source de fonds : c'est le pilier noir qui les lui fournit. On estime qu'en 1964 le rapport total du trafic, portant sur dix mille tonnes, dépassa 800 millions de dollars. L'opium est donc la principale ressource du gouvernement communiste chinois en matière de « commerce extérieur ».

Le trafic de l'opium ne rapporte pas seulement la précieuse valuta, il facilite encore le *recrutement d'agents* pour l'appareil communiste clandestin, surtout ceux destinés aux coups durs. Pour ce faire, un communiste se camoufle en trafiquant normal et gagne ainsi la confiance des hommes du milieu. Il repère ceux

Comment se peut-il que le portrait de Mao ait surgi dans la Cour de la Sorbonne, c'est-à-dire que, pour la première fois dans l'Histoire, une partie de l'élite du monde libre puise son inspiration dans une révolte contre la culture déchaînée à Pékin?

Comment se peut-il que, pour la première fois dans l'Histoire, par les œuvres de Pékin, la guérilla urbaine et tout son cortège de pré-terreur fassent leur entrée dans les villes les plus policées d'Occident?

Comment se peut-il que, pour la première fois dans l'Histoire, un fourmilière d'agents aux yeux bridés sillonne et angoisse les continents les plus lointains?

Pour la première fois dans la littérature politique, Suzanne Labric dans son dernier ouvrage : *Le petit livre rouge armé de guerre*, apporte une réponse complète à ces questions et rend compte d'un phénomène qui est peut-être l'un des plus étonnants d'une époque pourtant fertile en surprises.

L'auteur, spécialiste internationalement réputée du communisme démonte avec maîtrise et décrit avec brio les fils de l'immense toile qui a permis à Mao Tsé-toung, le "Pharaon-Émeutier", de déchaîner ou d'attiser des troubles dans tous les coins du monde en recourant à "l'hallucination intellectuelle de la révolution totale", à l'usage diabolique des ambassades, des restaurants, des agences de presse comme véhicules de sa subversion, à un fantastique réseau d'"écoles de la violence". L'auteur jette une vive lumière sur les traits qui distinguent l'entreprise chinoise de sa devancière soviétique : le trafic de la drogue, le rôle des écoliers si dramatiquement illustré en mai 1968 à Paris, le recours, comme nouvelle vague révolutionnaire, aux jeunes gens physiquement disponibles, socialement irresponsables, intellectuellement grisés, le caractère professionnel et téléguidé — avoué par Che Guevara — de la nouvelle guérilla qui s'étend désormais des brousses et des montagnes aux villes les plus modernes et dont Suzanne Labric offre la première analyse exhaustive.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

